

Pour une réponse humaine et chrétienne à la théorie du gender

L'ACTUALITE FOURNIT LE THEME de cet article de la rentrée, puisque la théorie du *gender* est introduite au lycée dans les cours de Première.

✓ Qu'est-ce que le gender ?

Le *gender* est une théorie qui nie la différence sexuelle et la complémentarité homme-femme. Notre corps ne nous détermine pas à être homme ou femme, mais nous pouvons selon notre choix « devenir homme » ou « devenir femme », que nous ayons ou non le corps correspondant (on pourra au besoin l'adapter). Le mot genre (*gender* en anglais) remplace alors le mot sexe. Ainsi, à chacun de choisir son orientation sexuelle (hétérosexuelle, homosexuelle, bisexuelle, transsexuelle). Attention à la subtilité : il ne s'agit pas de nier que les corps soient différents, mais d'être indifférent aux différences biologiques.

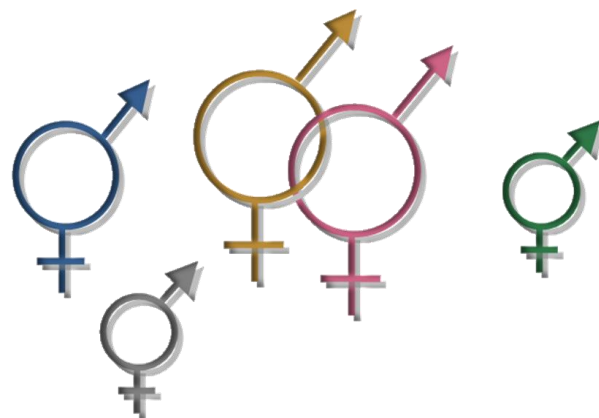
Cela signifie que la culture est plus importante que la nature. Plus encore : **c'est un rejet de la nature**. La culture n'est donc plus un épanouissement des virtualités de la nature, en harmonie avec cette dernière. Elle est le résultat de choix individuels, sans référence à quelque chose qui pourrait nous précéder¹.

✓ D'où vient ce mouvement ?

Cette théorie est née aux Etats-Unis dans les années 1960, et s'est développée dans les années 1990. La théoricienne de ce mouvement, Judith Butler, a écrit le livre de référence : *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion* (paru en 1990, mais traduit en français seulement en 2005). Le concept de *gender* s'est imposé dans le vocabulaire international après la IV^e Conférence mondiale sur les femmes, organisée par l'ONU en 1995 à Pékin.

En fait, ce mouvement est né dans des milieux féministes². Il travaille à une « déconstruction » des « rôles socialement construits », car il n'y a pas d'autre norme que la volonté personnelle. Cela va passer par un rejet de la différence sexuelle, une haine de la famille et un refoulement de la maternité :

✓ La femme est opprimée par l'homme. Pour supprimer l'oppression il faut supprimer l'inégalité. Et pour supprimer les inégalités, il faut supprimer la différence. Car les femmes ne seraient pas opprimées s'il n'existait



« Homme et masculin pourraient désigner aussi bien un corps féminin qu'un corps masculin ; femme et féminin, autant un corps masculin qu'un corps féminin »

Judith Butler,
Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity.

¹ En fait, actuellement, les partisans du *gender* parlent surtout de « déconstruire », et n'encouragent pas dans leur discours la *construction* d'une nouvelle culture. Mais leur théorie aboutit de fait à une nouvelle « culture », quoiqu'indigne de ce nom.

² Et si l'on se demande où ces féministes ont trouvé une telle idée, il faut voir ce que la théorie du *gender* est née à partir des travaux cliniques de psychanalystes américains qui recevaient des personnes transsexuelles souhaitant modifier leur corps : un homme voulant devenir une femme, ou l'inverse. Elles ne parvenaient pas à accepter leur corps d'origine. Du fait de divers problèmes psychiques non résolus, il y avait donc en elles un conflit entre corps et orientation sexuelle. « Les spécialistes en ont conclu que pour ces cas particuliers, leur véritable identité sexuelle était imaginaire et en dysharmonie avec leur personne sexuée. (...) A partir de ce constat clinique qui n'avait pas de valeur philosophique, certains ont voulu en tirer la conclusion que l'ensemble des hommes et des femmes vivaient sur le régime du décalage entre leur identité sexuelle et leur orientation sexuelle. Dans les années 1960 les féministes, en manque de philosophie pour fonder intellectuellement leur revendication et leur opposition aux hommes, se sont emparées de cette idée. » (Tony Anatrella, dans un entretien d'Anita S. Bourdin, paru sur www.zenit.org le 09/07/2009). Plus tard, à partir des années 1980, les défenseurs de l'homosexualité trouveront dans la théorie du genre le cadre idéologique permettant de justifier toutes leurs revendications...

pas un concept de femme³. Encore une fois, il faut être indifférent aux différences.

✓ D'où également la volonté de détruire la famille qui cristallise les rôles masculins et féminins. Il s'agit de choisir sa famille (recomposée, monoparentale, homoparentale...).

✓ La maternité doit être désirée, programmée : la technique offre alors des services précieux qui libèrent les femmes des contraintes biologiques (contraception, mères porteuses, utérus artificiel...). Cela s'accompagnera d'autres idées comme la « santé reproductive » (entendre : droit à l'avortement).

Parti d'un féminisme radical, le *gender* sert bien sûr tout le lobby homosexuel. Il s'accompagne d'une mentalité réduisant la sexualité au plaisir en la déconnectant le plus possible de la transmission de la vie.

La théorie du *gender* a le vent en poupe. Elle est largement diffusée par le Parlement européen et par la Commission Populations de l'ONU : le but est de modifier les législations des pays et de reconnaître, par exemple, l'union homosexuelle ou l'homoparentalité par l'adoption d'enfants. En 2010, Sciences-Po Paris a dédié une chaire aux *gender studies* et en a fait un enseignement obligatoire. Depuis la rentrée 2011, les lycéens de Première se voient imposés un cours sur ce thème dans le cadre des cours de SVT (Sciences de la Vie et de la Terre).

En Espagne, le gouvernement Zapatero a déjà rendu obligatoires les cours sur le *gender* : des dizaines de milliers de familles, aidées de juristes, et soutenues par la Conférence épiscopale espagnole, se sont mobilisées pour contester ces cours et ont retiré leurs enfants des écoles appliquant les programmes d'Etat.

« L'identité sexuelle est la perception subjective que l'on a de son propre sexe et de son orientation sexuelle... Seul le sexe biologique nous identifie mâle ou femelle, mais ce n'est pas pour autant que nous pouvons nous qualifier de masculin ou féminin... L'orientation sexuelle doit être clairement distinguée du sexe biologique de la personne »

Manuel de SVT Hachette

1. La réponse de la sagesse humaine

✓ *Le débat ne peut se placer dans le cadre des cours de SVT*

La discussion peut si l'on veut se situer au plan psychologique (comment prend-on conscience qu'on est homme ou femme ?), sociologique (comment la société nous aide-t-elle à assumer notre identité masculine ou féminine ?) ou philosophique (comment la nature humaine doit-elle fonder la vie en société ?), mais certainement pas génétique ou biologique. Et pourtant, malgré le fait que la théorie du *gender* rejette en principe le donné de la nature, **il y a une tentative de faire du *gender* une vérité biologique**, autrement dit de tordre la réalité pour la rendre tout de même conforme à cette idéologie :

✓ un manuel de SVT écrit que chez les mammifères, les structures et la fonctionnalité des appareils génitaux sont acquis en quatre étapes, l'embryon mâle et l'embryon femelle ayant au départ des ébauches génitales similaires⁴. L'idée, c'est donc que l'embryon semble « neutre » à son origine... Mais c'est oublier que l'embryon, dès la 1^{ère} cellule issue de la fécondation, est déjà garçon ou fille. Chacune de nos 70 000 milliards de cellules est sexuée, ayant dans son noyau les chromosomes XX ou XY.

✓ les nouveaux manuels s'attardent largement sur des accidents chromosomiques ou génétiques en lien avec notre sujet, mais ce sont des exceptions qui n'accréditent pas non plus la théorie du *gender*.

En bref, les tentatives de justifier le *gender* par la biologie ne sont pas valables.

✓ *Les problèmes de fond*

La théorie du *gender* se nourrit de plusieurs tentations.

1. Le désir de gommer les différences parce qu'elles pourraient être sources de « discriminations ». En

³ Il ne s'agit donc plus d'un féminisme où la femme veut imiter l'homme pour ne plus être dominée par lui, avec une lutte « pour l'égalité des droits ». Dans le *gender*, la contestation est encore plus radicale : tant qu'on distinguera les sexes, il n'y aura pas égalité. La différence conduit à l'oppression des femmes. Mieux : il faut déconstruire tous les rôles car il n'y a pas d'autre norme que la volonté personnelle. Dès lors l'égalité est un concept qui doit disparaître, n'étant plus nécessaire.

⁴ Cf. *Manuel de Sciences – SVT/physique-chimie, 1^{er} L-ES*, Bordas, Paris 2011, p. 168-175.



l'occurrence, la femme est dominée par l'homme, donc supprimons la distinction homme-femme.

Réponse. Bien sûr, s'il y a des différences injustes dans le traitement des personnes, il faut lutter contre. Cela fait, l'optique est plutôt celle-ci : défendre une égalité en dignité de toutes les personnes, et travailler à une mise en valeur des talents de chacun :

✓ Défendre une égalité en dignité de toutes les personnes : cela a des conséquences concrètes. Par exemple, le même travail réalisé par un homme ou par une femme mérite le même salaire.

✓ Mettre en valeur des talents de chacun : nous ne sommes pas des clones, et c'est bien ainsi. Cela donne de la saveur à la vie. Les différences sont en fait sources de richesses si elles s'accompagnent du respect des personnes. Comme dans un orchestre, nous sommes complémentaires. Plus encore, nous sommes complémentaires en ce sens que nous avons *besoin* les uns des autres. Une telle complémentarité est rejetée par le *gender* : je me construis seul, je me suffis. La femme n'a pas besoin de l'homme, et inversement.

En réalité, la tentation de gommer les différences pour supprimer les inégalités est au cœur de la pensée marxiste. La théorie du *gender* est une application (à nouveaux frais) du marxisme non à la vie sociale mais à la vie familiale. On se souvient que dans la théorie marxiste, l'histoire est une lutte des classes : la classe opprimée (les ouvriers) doit s'élever contre la classe opprimante (les patrons), et imposer une dictature des opprimés. D'où naîtra une société sans classe. Ainsi, les inégalités sont résolues car il n'y a plus de différence.

Dans le *gender*, l'opprimée n'est pas la classe prolétarienne, mais la femme. L'homme est l'opprimeur. La logique est alors la même : « *assurer l'élimination des classes sexuelles requiert que la classe soumise (les femmes) fassent la révolution et prennent le contrôle de la reproduction. (...) Le but définitif de la révolution féministe doit être (...) non simplement d'en finir avec le privilège masculin mais encore avec la distinction même des sexes* » affirme une féministe⁵.

Pourtant, là où le marxisme a été appliqué à la vie sociale, on n'est pas parvenu à l'harmonie. La société sans classe n'a jamais été installée. On a plutôt constaté d'une part la domination de certains – pas les mêmes qu'au début ! – et de l'autre une pauvreté économique de la masse. En appliquant le marxisme à la vie familiale, peut-on espérer un meilleur résultat ? La société sans « classes sexuelles » risque fort d'aboutir d'un côté à la domination d'une minorité « pensante », et de l'autre à la pauvreté culturelle (perte de repères, inconsistance humaine) du grand nombre.

2. Le désir de d' « être tout » : un refus de ma « finitude », un désir d'épuiser dans mes 80 ans sur terre tout ce qu'un humain peut être. D'où la recherche de permanente nouveauté : varier les professions, les lieux d'habitation, les conjoints, et même mon identité sexuelle, afin d'avoir pu « goûter à tout »...

Réponse. Une vraie sagesse humaine ne peut qu'assumer la « finitude », le fait d'être limité, d'être ainsi et non autrement. Toute une série de données, dont les plus capitales, s'imposent à moi sans que je n'y puisse rien changer. Je n'ai pas choisi d'être venu au monde, ni d'être mortel ; je n'ai pas choisi non plus mes parents, ni mon époque... ni d'être homme ou femme ! Tout cela s'impose à moi et personne ne pourra jamais changer ces cinq réalités éminemment personnelles.

Pour ce qui est du changement d'identité sexuelle, même une opération des organes en question ne résoudra pas la question. Chacune de nos cellules resteront marquées XX ou XY comme à notre naissance, et après l'opération, il faudra prendre des hormones pour contrarier les codes donnés par les chromosomes⁶.

Une objection vient cependant : le propre de l'homme n'est-il pas de repousser les limites de sa nature : augmenter l'espérance de vie, juguler les maladies, etc ? Oui, c'est vrai : l'être humain a raison de vouloir guérir les blessures de la nature, mais la différence sexuelle n'est pas une maladie ! Celle-ci est au contraire une richesse : le lieu incontournable de la transmission de la vie (sans gamètes complémentaires, il n'y aura jamais de nouvelle vie) et normalement d'un amour épanouissant.

Il s'agit donc d'assumer ce cadre limité qui m'est donné, et de m'épanouir dans ce cadre, sans quoi je serai toujours aigri. On dit parfois que la maturité, c'est accepter ses limites. Toutefois, dans ce cadre limité pourtant, nous pouvons avoir une vie féconde et riche.

3. Le désir de n'avoir aucun obstacle à mes choix, de ne pas poser de limites à ma toute puissance. Rien ne peut me précéder, s'imposer à ma liberté. Dans notre société – on dépasse ici le strict sujet du *gender* – cela va jusqu'à maîtriser ma vie elle-même, mais également celle des autres, ce qui est très actuel : moment et manière de

⁵ Shulamith FIRESTONE, *The Dialectic of Sex*, Bantam Books, New York 1970, p. 12.

⁶ Et il n'est pas rare de voir certains revenir quelques années après pour retrouver leur corps d'origine.

mourir, avoir un enfant (fécondation in vitro) ou ne pas en avoir (contraception ou avortement)... Je dois en fait pouvoir tout choisir. Le *gender* participe à sa manière de cette logique : la nature m'imposerait d'être homme ou femme, mais si j'accepte une telle donnée comme telle, je refuse de me construire moi-même. Il s'agit donc de *choisir* d'être homme ou femme.

Réponse. Ce désir « rien ne doit s'imposer à moi » est dangereux. Il conduit à former une culture qui n'a pas pour fondement la nature. La réalité elle-même devient relative, moins importante que ma volonté.

Un tel principe est vraiment périlleux. Si on le pousse à bout, la culture – l'esprit et les règles de notre vie – devient évanescence, toujours à redéfinir. La réalité ne peut plus servir de base de discussion. Il n'y a donc plus rien de définitif. Ainsi, les principes humains les mieux établis peuvent être ébranlés : cela commence par des exceptions (exceptions qui deviennent de plus en plus nombreuses).

Puisque tout est négociable, cette culture déconnectée de la nature est beaucoup plus facilement la proie des manipulations. Il n'y a plus de garde-fou. La culture peut finalement devenir le lieu de l'arbitraire. Et dès lors, elle ouvre la porte à la loi du plus fort.

On voit ainsi l'intérêt du respect de la nature humaine⁷, qui est le gage d'une vie sociale digne de ce nom. Elle est la garantie contre l'arbitraire et la loi du plus fort. Et hors d'elle y a-t-il une harmonie personnelle et sociale possible ? La liberté, ce ne sera donc pas faire ce que je veux sans aucune limite, mais faire ce qui est conforme au bien de ma nature humaine.

On le voit, **toutes ces tentations sont périlleuses et une vraie sagesse humaine peut trouver d'autres chemins.**

2. La foi vient confirmer et compléter la réponse de la sagesse humaine

Jusqu'à présent, nous n'avons pas fait appel à la foi car cela n'est pas nécessaire pour rejeter le *gender*. **Il n'y a pas besoin d'être chrétien pour rejeter cette théorie**, car c'est d'abord la nature humaine qui est touchée.

Que vient ajouter la foi ? Elle vient apporter une confirmation de tout ce que la raison humaine peut déjà comprendre. Ce service est toutefois précieux. Car l'expérience montre que lorsqu'on s'éloigne de Dieu, les repères humains eux-mêmes s'estompent, voire disparaissent. La perte du sens de Dieu, c'est la perte du sens de l'homme. Ou, comme dit Benoît XVI, « *sans Dieu, l'homme ne sait où aller et ne parvient même pas à comprendre qui il est*⁸ ».

De plus, la foi vient apporter des compléments. Elle fait connaître que :

1. L'être humain a été créé homme et femme : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa* » (Gn 1, 27).

2. Le mariage de l'homme et de la femme est inscrit dans la nature humaine, créée par Dieu : « *l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme et tous deux ne feront plus qu'un* » (Gn 2, 24). Le Christ a fait de cette réalité humaine un sacrement, c'est-à-dire un canal de la grâce divine.

3. L'homme est créé « à l'image de Dieu » (cf. encore Gn 1, 27) :

✓ c'est-à-dire doué d'intelligence et de volonté, ce qui lui donne d'être libre, responsable. Il a donc ce privilège de la liberté, comme Dieu et contrairement aux animaux. Et cette liberté est faite pour choisir consciemment le bien (et non le mal).

✓ on peut franchir une étape supplémentaire : l'homme est à l'image de Dieu qui « *est Amour* » (1 Jn 4, 16). Etre à l'image de Dieu, c'est donc aussi vivre de la vie de don et de communion, comme Dieu. Pour la plupart des personnes, cela se réalise d'une façon toute particulière dans le mariage, qui est un reflet de la communion trinitaire. Dieu nous a donc créés homme et femme afin de nous montrer que nous sommes faits pour

⁷ Cette nature humaine est ce que nous sommes, ce que tous les humains ont en commun. Etre humain, c'est avoir un corps humain (sexué) et un esprit qui lui donne la liberté. L'être vivant qui a ces « composantes » est humain.

De la reconnaissance de cette nature humaine naissent des principes non négociables : respect de la vie humaine, égalité entre les hommes, ne pas réduire l'être humain à un objet / instrument. En considérant l'être humain, corps et esprit, on parvient aussi à voir d'autres principes indispensables à l'épanouissement humain et social : dans les domaines de la transmission de la vie humaine (union homme-femme) et de l'éducation des enfants, de la justice (respect de la propriété, ...), de la culture (recherche de la vérité, ...). Autrement dit : de la nature humaine découle une loi naturelle que nous pouvons connaître en partie par la réflexion, par la raison.

⁸ BENOÎT XVI, *Caritas in veritate* (29 juin 2009), n°78.

une vie de don et de communion.

Ainsi être créé à l'image de Dieu, c'est donc être *libre* afin de pouvoir *aimer*⁹.

Conclusion

« **Beaucoup de bruit pour rien** », c'est aussi ce qui ressort de cette affaire. On aurait pu répondre en repoussant l'idée du *gender* d'un simple revers de main, tant une telle opinion s'oppose au bon sens. Et plus quelque chose est évident, plus il est difficile de le justifier : on n'arrive pas à un dialogue lorsqu'un des deux refuse la base de la réalité.

Le *gender* est effectivement une idéologie, c'est-à-dire un système où l'idée est plus importante que la réalité. Une pensée normale est une pensée réaliste : partant du réel, essayant de le comprendre et se développant à partir de lui. Mais l'idéologie est le contraire du réalisme : elle peut rejeter l'autorité de la réalité. En l'occurrence, « être indifférent aux différences [corporelles] », c'est bien relativiser la réalité elle-même. Contre le *gender*, il faut donc affirmer que tout n'est pas négociable, et surtout pas la réalité.

Enfin, la théorie du *gender* se nourrit de l'orgueil, vieille tentation :

✓ je suis totalement maître de ma vie : je dois pouvoir m'inventer et me réinventer, rien ne me précède, je n'ai pas de compte à rendre.

✓ je n'ai pas besoin des autres (le *gender* nie la complémentarité homme-femme) ni de l'Autre (Dieu).

La phrase du Cardinal Ratzinger juste avant son élection revient ainsi avec toute sa force : « ***on est en train de mettre sur pied une dictature du relativisme qui ne reconnaît rien comme définitif et qui donne comme mesure ultime uniquement son propre ego et ses désirs***¹⁰ ». La réalité elle-même devient relative, moins importante que mes choix.

C'est la même ambiance que mentionnait Benoît XVI aux JMJ de Madrid :

« Oui, nombreux sont ceux qui, se croyant des dieux, pensent ne pas avoir besoin d'autres racines ni d'autres sources qu'eux-mêmes. Ils voudraient décider eux-mêmes ce qui est vérité ou pas, ce qui est bien ou mal, le juste et l'injuste ; décider ce qui est digne de vivre ou peut être sacrifié sur l'autel d'autres préférences ; marcher à chaque instant au hasard, sans but préétabli, se laissant guider par l'instinct du moment. Ces tentations sont toujours aux aguets. Il est important de ne pas y succomber car, en réalité, elles mènent à quelque chose d'aussi évanescant qu'une existence sans horizons, une liberté sans Dieu¹¹. »

Toutefois, l'histoire montre que l'Église a l'habitude d'enterrer ceux qui veulent être ses fossoyeurs : les empires et les idéologies qui ont voulu creuser la tombe de l'Église sont morts avant elle. L'Église enterrera aussi le *gender*. Mais il convient de prier pour que le plus grand nombre possible ait le courage de la vérité.

Abbé Vincent Pinilla

⁹ Cela signifie que nous ne pouvons nous réaliser que dans le don : « *l'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même* » (cette phrase reviendra comme un leitmotiv dans le Magistère du Bx Jean-Paul II). Le don est également un remède à l'orgueil (le *gender* est un orgueil) : en tant qu' « exode », sortie de soi, oubli de soi, il est école d'humilité.

¹⁰ Cardinal Joseph RATZINGER, Homélie de la Messe pour l'élection du Souverain Pontife (18 avril 2005).

¹¹ BENOÎT XVI, Discours aux jeunes des JMJ (18 août 2011).

ANNEXES

✓ *Dieu n'aurait-il pas fait mieux en créant des êtres humains identiques - et non pas homme et femme ?*

Réponse de Mère Teresa¹².

« **J**E DOIS DIRE QUE JE N'ARRIVE PAS A COMPRENDRE pourquoi certains affirment que l'homme et la femme sont exactement les mêmes et qu'ils en viennent même à nier la beauté des différences qui existent entre l'homme et la femme. **Les dons de Dieu sont tous également bons mais ils ne sont pas nécessairement les mêmes.** Je réponds souvent à ceux qui me disent qu'ils aimeraient pouvoir servir les pauvres comme je le fais : « Ce que je fais, vous n'êtes pas en position de le faire. Ce que vous faites, je ne suis pas en position de le faire. Mais vous et moi ensemble, nous pouvons faire quelque chose de beau pour Dieu. »



Il en va ainsi des différences entre l'homme et la femme.

Dieu a créé chacun de nous, chaque être humain, en vue d'une plus grande chose : aimer et être aimé. Pourquoi Dieu nous a-t-il créés, les uns hommes, les autres femmes ? Parce que l'amour d'une femme est l'un des visages de l'amour de Dieu. L'amour d'un homme est un autre visage de ce même amour. L'homme et la femme sont tous les deux créés pour aimer, mais chacun d'une manière différente ; l'homme et la femme se complètent l'un l'autre, et tous les deux ensemble manifestent l'amour de Dieu beaucoup mieux qu'ils ne le pourraient chacun séparément.

Cette puissance spéciale d'amour qu'ont les femmes n'est jamais plus apparente que lorsqu'elles deviennent mères. La maternité est le don de Dieu fait aux femmes. Comme nous devons être reconnaissants à Dieu pour ce don qui apporte une si grande joie au monde entier, aux hommes comme aux femmes. Et pourtant ce don de la maternité, nous pouvons le détruire, et d'une façon toute spéciale par le mal de l'avortement, mais aussi par celui qui consiste à penser qu'il y a d'autres choses plus importantes que celle d'aimer, que celle de se donner au service des autres : la carrière, par exemple, le travail à l'extérieur du foyer. Aucun travail, aucun plan de carrière, aucune possession matérielle, aucune vision de « liberté » ne peut remplacer l'amour. De sorte que tout ce qui détruit le don de la maternité, qui est un don de Dieu, détruit le plus précieux des dons faits par Dieu aux femmes, celui d'aimer en tant que femme.

Dieu nous a dit : « Aimez votre prochain comme vous-mêmes ». De sorte que je dois d'abord m'aimer moi-même, comme il se doit, et ensuite aimer mon prochain de la même manière. **Mais comment puis-je m'aimer moi-même si je ne m'accepte pas telle que Dieu m'a faite ?** Ceux qui nient la beauté des différences entre l'homme et la femme ne s'acceptent pas tels que Dieu les a faits, et ne peuvent donc pas aimer leur prochain. Ils ne peuvent apporter avec eux que division et malheur et détruire la paix du monde. Par exemple, comme je l'ai souvent affirmé, l'avortement est ce qui détruit le plus la paix du monde aujourd'hui. **Et ceux qui veulent absolument que la femme et l'homme soient la même chose sont tous en faveur de l'avortement.**

Au lieu de la souffrance et de la mort, apportons la paix et la joie au monde. À cette fin, nous devons demander à Dieu le don de la paix et apprendre à nous aimer et à nous accepter comme frères et sœurs, enfants de Dieu. »

¹² Extrait d'un discours à l'occasion de la IV^e Conférence sur la Femme (Pékin 1995). Le soulignement n'est pas dans le texte original.

✓ *Quelle est la place de la femme dans la société ?*

Réponse du Cardinal Joseph Ratzinger¹³.

« **P** **ARMI LES VALEURS FONDAMENTALES qui sont rattachées à la vie concrète de la femme, il y a ce qui est appelé sa « capacité de l'autre ».** La femme garde l'intuition profonde que le meilleur de sa vie est fait d'activités ordonnées à l'éveil de l'autre, à sa croissance, à sa protection, malgré le fait qu'un certain discours féministe revendique les exigences « pour elle-même ».

Cette intuition est liée à sa capacité physique de donner la vie. Vécue ou en puissance, une telle capacité est une réalité qui structure la personnalité féminine en profondeur. Elle permet à la femme d'acquérir très tôt la maturité, le sens de la valeur de la vie et des responsabilités qu'elle comporte. Cela développe en elle le sens et le respect des choses concrètes, qui s'opposent aux abstractions souvent mortifères pour l'existence des individus et de la société. C'est elle enfin qui, même dans les situations les plus désespérées – et l'histoire passée et présente en témoigne –, confère une capacité unique de faire face à l'adversité, de rendre la vie encore possible même dans des situations extrêmes, de conserver avec obstination un sens de l'avenir et enfin de rappeler, à travers les larmes, le prix de toute vie humaine.

Même si la maternité est un élément fondamental de l'identité féminine, **cela n'autorise absolument pas à ne considérer la femme que sous l'angle de la procréation biologique.** Il peut y avoir en ce sens de graves exagérations, qui exaltent une fécondité biologique en des termes vitalistes et qui s'accompagnent souvent d'un redoutable mépris de la femme. L'existence de la vocation chrétienne à la virginité, audacieuse par rapport à la tradition [de l'Ancien Testament] et par rapport aux exigences de nombreuses sociétés humaines, est ici d'une très grande importance¹⁴. Elle constitue une contestation radicale de toute prétention à enfermer les femmes dans un destin qui serait simplement biologique. De même que la virginité reçoit de la maternité physique le rappel qu'il n'existe pas de vocation chrétienne si ce n'est dans le don concret de soi à l'autre, de même, la maternité physique reçoit de la virginité le rappel de sa dimension fondamentalement spirituelle : à savoir que ce n'est pas en se contentant de donner la vie physique que l'on enfante véritablement l'autre. Cela signifie que la maternité peut trouver des formes d'accomplissement plénier même là où il n'y a pas d'engendrement physique¹⁵.

Dans cette perspective, on comprend le rôle irremplaçable de la femme à tous les niveaux de la vie familiale et sociale qui impliquent les relations humaines et le souci de l'autre. C'est là que se manifeste clairement **ce que Jean-Paul II a appelé le génie de la femme**¹⁶. **Ce point implique d'abord que les femmes soient présentes de manière active et en faisant preuve de fermeté dans la famille,** « société primordiale et, en un sens, "souveraine" »¹⁷, car c'est là que se modèle de manière primordiale le visage d'un peuple ; c'est là que ses membres reçoivent les acquis fondamentaux. Ils apprennent à aimer en étant aimés gratuitement ; ils apprennent le respect de toute autre personne en étant respectés ; ils apprennent à connaître le visage de Dieu en en recevant la première révélation d'un père et d'une mère pleins d'attentions. Chaque fois que ces expériences fondatrices font défaut, c'est l'ensemble de la société qui souffre violence et qui engendre à son tour de multiples violences. **Cela implique aussi que les femmes soient présentes dans le monde du travail et dans les instances de la société, et qu'elles aient accès à des postes de responsabilité** qui leur donnent la possibilité d'inspirer les politiques des nations et de promouvoir des solutions nouvelles pour les problèmes économiques et sociaux.

À ce propos, on ne peut toutefois oublier que la combinaison entre les deux activités – famille et travail – prend, dans le cas de la femme, des formes différentes de celles qu'elle prend pour l'homme. Le problème qui se pose consiste donc à harmoniser la législation et l'organisation du travail avec les exigences de la mission de la femme au sein de la famille. Le problème n'est pas seulement juridique, économique ou organisationnel ; il s'agit surtout d'une question de mentalité, de culture et de respect. Cela requiert en effet **une juste valorisation du travail effectué par**



¹³ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Lettre sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Eglise et dans le monde*, 2004, n° 13-14. Cette section de la lettre s'appelle en réalité *L'actualité des valeurs féminines dans la vie de la société*. Le soulignement n'est pas dans le texte original.

¹⁴ Cf. JEAN-PAUL II, Exhort. apost. post-synodale *Familiaris consortio* (22 novembre 1981), n.16.

¹⁵ Cf. *ibid.*, n.41. Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Instr. *Donum vitæ* (22 février 1987), II, 8.

¹⁶ Cf. JEAN-PAUL II, *Lettre aux Femmes* (29 juin 1995), nn.9-10.

¹⁷ JEAN-PAUL II, *Lettre aux Familles* (2 février 1994), n.17.

la femme au sein de la famille. De cette manière, les femmes qui le désirent librement pourront consacrer la totalité de leur temps au soin du ménage, sans être socialement dévalorisées, ni économiquement pénalisées ; tandis que celles qui désirent avoir aussi d'autres activités pourront le faire avec des horaires adaptés, sans être mises devant le choix de sacrifier leur vie de famille ou d'être soumises quotidiennement au *stress*, ce qui ne favorise ni l'équilibre personnel, ni l'harmonie familiale. Comme l'a écrit Jean-Paul II : « *Ce sera l'honneur de la société d'assurer à la mère – sans faire obstacle à sa liberté, sans discrimination psychologique ou pratique, sans qu'elle soit pénalisée par rapport aux autres femmes – la possibilité d'élever ses enfants et de se consacrer à leur éducation selon les différents besoins de leur âge*¹⁸ ».

Il est toutefois opportun de rappeler que les valeurs féminines que l'on vient de signaler sont avant tout des valeurs humaines : la condition humaine de l'homme et de la femme, créés à l'image de Dieu, est une et indivisible. C'est seulement parce que les femmes sont plus immédiatement en syntonie avec ces valeurs qu'elles peuvent en être le rappel et le signe privilégiés. **Mais, en dernière analyse, tout être humain, homme et femme, est destiné à être « pour l'autre ».** Dans cette perspective, ce que l'on nomme « féminité » est plus qu'un simple attribut du sexe féminin. Le mot désigne en effet la capacité fondamentalement humaine de vivre pour l'autre et grâce à lui.

La promotion de la femme au sein de la société doit donc être comprise et voulue comme une humanisation qui se réalise au moyen des valeurs redécouvertes grâce aux femmes. Toute perspective qui entend être celle d'une lutte des sexes n'est qu'un leurre et qu'un piège. Elle ne peut qu'aboutir à des situations de ségrégation et de compétition entre hommes et femmes. Elle ne peut qu'encourager un solipsisme qui se nourrit d'une fausse conception de la liberté.

Sans aller à l'encontre des efforts visant à promouvoir les droits auxquels les femmes peuvent aspirer dans la société et dans la famille, ces observations veulent plutôt corriger la perspective qui considère les hommes comme des ennemis à vaincre. La relation homme-femme ne peut prétendre trouver sa juste configuration dans une sorte d'opposition méfiante et défensive. Il faut que cette relation soit vécue dans la paix et le bonheur de l'amour partagé.

Plus concrètement, si les politiques sociales – concernant l'éducation, la famille, le travail, l'accès aux services, la participation à la vie civique – doivent, d'une part, combattre toute discrimination sexuelle injuste, elles doivent, d'autre part, savoir écouter les aspirations et repérer les besoins de chacun. La défense et la promotion de l'égalité de dignité et des valeurs personnelles communes doivent s'harmoniser avec la reconnaissance attentive de la différence et de la réciprocité, là où cela est requis par la réalisation des caractéristiques humaines propres, masculines ou féminines. »

Pour approfondir ce dossier :

<http://anfe.eu/> (aller dans la rubrique « Gender studies »)

<http://www.genethique.org/> (entrer « gender » dans le moteur de recherche du site)

CONSEIL PONTIFICAL POUR LA FAMILLE, *Gender, la controverse*, Téqui, Paris 2011.

CONSEIL PONTIFICAL POUR LA FAMILLE, *Lexique des termes ambigus et controversés sur la famille, la vie et les questions éthiques*, Téqui, Paris 2005.

CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Lettre sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Eglise et dans le monde* (31 mai 2004).

JEAN-PAUL II, *Mulieris Dignitatem*, (15 août 1988).

¹⁸ JEAN-PAUL II, *Laborem exercens* (14 septembre 1981), n.19.